

**Jean Léo Léonard (UMR 7018, CNRS-Paris 3)**  
**Ksenija Djordjević (DIPRALANG, Montpellier 3)**

## **Langues turco-mongoles et ouraliennes et peuplement des steppes : le damier des voyelles**

Notre objectif est de proposer une synthèse sur le peuplement des steppes et de leurs périphéries de toundra et de taïga à travers le prisme des systèmes vocaliques des langues turco-mongoles et ouraliennes. Ce colloque montre que les steppes sont peuplées, selon le regard du spécialiste, de kourganes, de monnaies, d'objets d'art intéressant l'archéologie ou d'objets ethnographiques, de populations nomades ou sédentaires, etc. Pour nous, les steppes et leurs périphéries seront peuplées de voyelles et de systèmes phonologiques en relation dialectique de diversité ou de convergence génétique, aréale ou typologique.

Nous procéderons en deux temps :

1. Une modélisation (critique) de la distribution spatiale des langues des steppes (classification linguistique, géographie, religion, culture matérielle, contact de langues), appliquée aux langues turques afin de poser notre modèle descriptif.
2. Une représentation des systèmes vocaliques à l'aide de damiers à 25 cases phonémiques, répartis sur l'Eurasie centrale et ses périphéries septentrionales proches (langues turco-mongoles et ouraliennes), afin de rendre compte de la diversité des aires linguistiques, selon un modèle de dynamique spatiale.

### **1. Modélisation de la distribution spatiale des langues des steppes : l'exemple des langues turques**

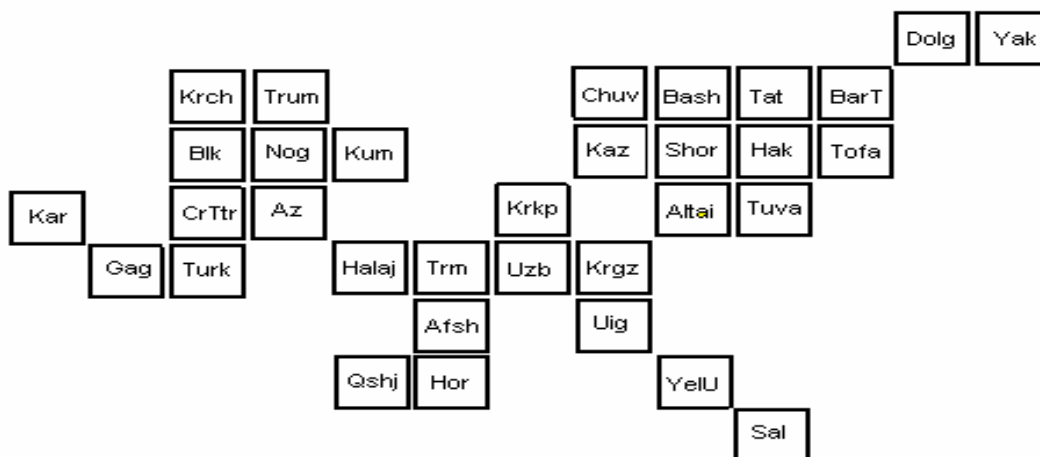
Nous avons présenté lors du colloque une schématisation modulaire des langues turques à partir de la carte interactive de Jost Gippert, disponible en ligne<sup>1</sup>. Cette schématisation, inspirée d'un procédé utilisé par Kalevi Wiik (1983) dans son ouvrage sur l'harmonie vocalique dans les langues altaïques, permet de réduire l'espace à une représentation cellulaire, sous forme de cubes. A la différence de Kalevi Wiik, nous donnerons à toutes les cellules le même poids, quelle que soit la taille démographique des communautés linguistiques. Cet artefact graphique permet de visualiser d'un seul coup d'œil les différentes composantes d'un bassin de langues (ou *Linguistic Pool*, selon la terminologie de Daniel [Nettle, 1999]). La disposition des cellules, ou des cubes dans le module, configure la disposition des communautés linguistiques et des langues par blocs. De même qu'une carte n'est pas le territoire, notre modularisation est davantage motivé par une logique ensembliste que par une logique géographique. Comme nous le verrons, ce degré élevé de réductionnisme, pourvu qu'il soit assumé dans l'argumentation sur les faits de société et de langue, permet d'autant mieux de pointer les lacunes, les contradictions ou les ambiguïtés que peuvent receler des catégorisations qui collent de trop près au référentiel. Une tentative de synthèse comme la

---

<sup>1</sup> Université de Frankfurt a/M, 1993-2003 : <http://titus.uni-frankfurt.de/didact/karten/turk/turklm.htm>

nôtre pose, nous le verrons à chaque instant, des problèmes de catégorisation et de relativité des catégorisations accessibles.

**Figure 1.1**

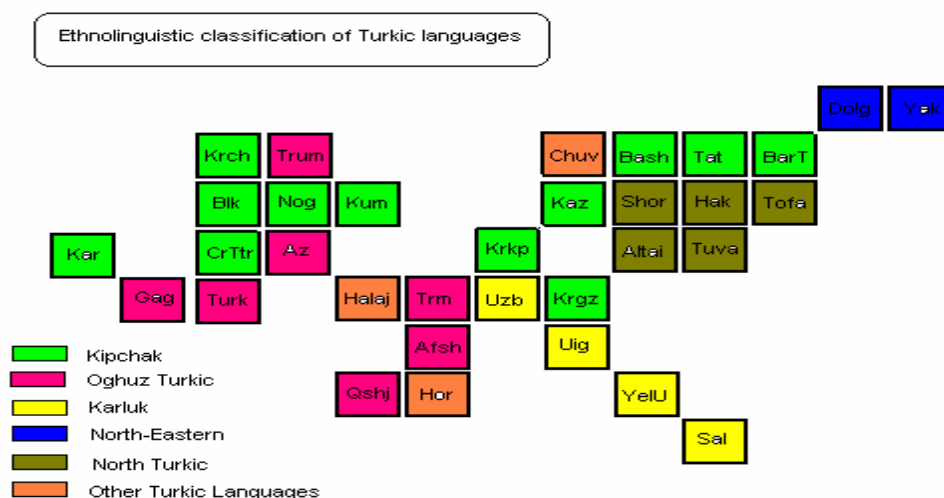


Les trente-trois langues turques ou turquiennes de ce schéma retenues ici sont celles présentées par Jost Gippert (cf. note 1 supra). Un premier problème de cohésion se pose, relatif à la délicate opposition langue/dialecte, particulièrement sensible dans le cas de la sous-famille turquienne : Jost Gippert semble n'avoir retenu que des « langues », mais mentionne le tatar de Baraba comme « dialecte ». Il importe d'avoir à l'esprit que la plupart de ces langues font partie d'un continuum dialectal dans lequel on passe insensiblement d'une variété ou d'une langue à l'autre – sauf pour des variétés particulièrement discrètes sur le plan génétique et typologique, comme le tchouvache.

Une fois ce cadre établi, l'artefact modulaire des cubes turquiens va nous servir à configurer des catégories et des critères. Cette représentation a l'avantage de rendre immédiatement visible la relativité des attributs que le chercheur est amené à prendre en compte dans la comparaison entre objets d'analyse appartenant à une classe génétique et typologique comme celle des langues turques, à commencer par deux types de catégorisation des langues : ethnolinguistique et géolinguistique ou géotypologique, comme le montrent les deux cartes suivantes.

Figure 1.2.

Classification ethnolinguistique. Source : Jost Gippert, Frankfurt a/M, 1993-2003<sup>2</sup>.



Ce module fait apparaître deux polarités :

- **Continuité versus discontinuité** relative entre les langues dites de type *kipchak* et *oghuz*, en vert et en rouge. Il va de soi que l'artefact modulaire réduit les distances et crée des effets de contiguïté artificiels, puisqu'il ne s'agit pas d'une carte géographique. Par exemple, tatar de la Volga (abrégé en *Tat* dans le module) et tatar de Baraba (*BarT*) se jouxtent ici, alors qu'ils sont séparés par des distances sociales et géographiques importantes. De même, la notion de karaïm (*Kar*) ne va pas de soi, ni sa localisation, selon qu'on se réfère, comme c'est le cas ici, au karaïm de Lituanie, ou au karaïm d'Ukraine, voire de Roumanie<sup>3</sup>. Ici, nous avons rassemblé le karaïm (*Kar*) de Lituanie et le gagaouze (*Gag*) en dépit de la longitude, de manière à regrouper de manière contiguë des variétés turquiennes d'Europe.
- **Diffusion versus compacité** relative : à ce titre, les langues dites « nord turquiennes » (Shor, Hakas, Tofa, Altai, Tuva) sont rassemblées de manière compacte, alors que les langues kipchak et oghuz, pourtant relativement unitaires chacune dans leur domaine respectif, ont une configuration diffuse. La catégorie « autres langues turques » dans notre source, qui prend une configuration diffuse dans le module, s'avère intrinsèquement différente des deux précédentes, puisqu'elle rassemble par défaut des langues turquiennes typologiquement divergentes. Cette catégorie rassemble donc en paquet un groupe d'isolats dont la relation dialectique aux autres variétés n'est pas comparable aux relations de plus grande cohérence structurale qui prévalent entre les autres catégories, telles que kipchak, oghuz, karluk, nord-est et nord.

La contrainte de modélisation graphique fait donc apparaître de manière d'autant plus crue les lacunes et le caractère approximatif des classifications en vigueur que le réductionnisme modulaire impose des choix. C'est l'un de ses principaux mérites, en tant

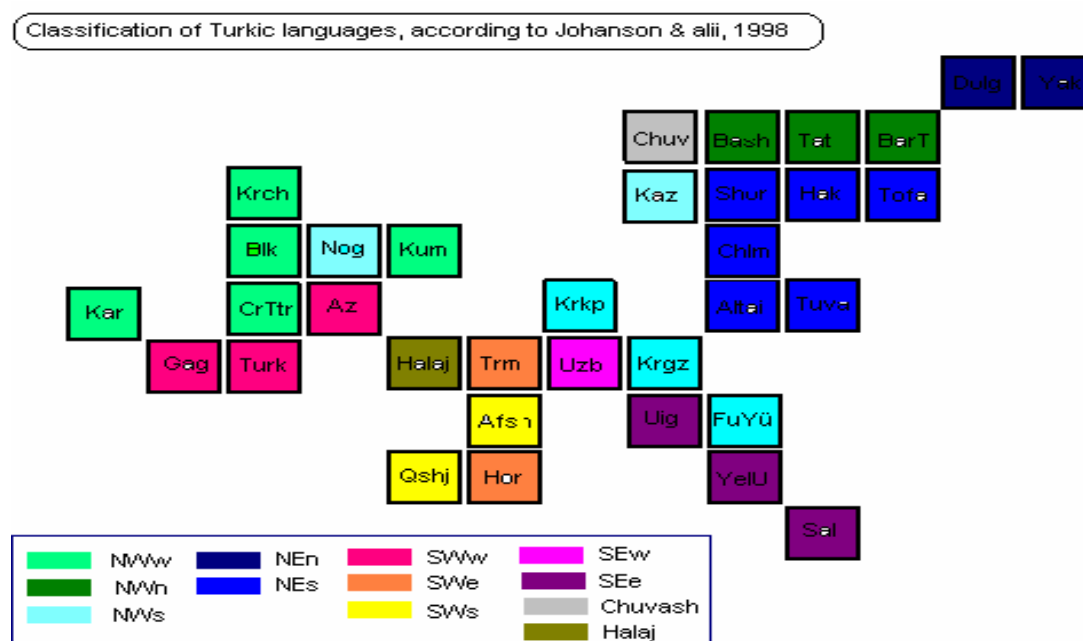
<sup>2</sup> <http://titus.uni-frankfurt.de/didact/karten/turk/turklm.htm>

<sup>3</sup> Cf. Drima (doc. Internet)

qu'outil d'empirisme critique, davantage que comme prisme descriptif : la modularisation sert davantage d'outil exploratoire et heuristique que de représentation de la réalité.

Le module suivant se laisse aisément comparer à celui qui précède : la classification (géo)linguistique<sup>4</sup> présente une configuration contrastée. Elle est à la fois plus cohérente, plus complexe et plus précise, puisque trois classes majeures apparaissent : les langues turquiennes septentrionales *versus* langues méridionales avec leurs spécifications et sous-spécifications géographiques (NWw = Nord-Ouest occidental, SEw = Sud-Est occidental, etc.), *versus* isolats relatifs, chacun distinct et formant une classe : tchouvache (*Chuv*) et halaj (*Halaj*). On voit ici l'intérêt des classifications fondées sur la rose des vents plutôt que sur la catégorisation ethnique ou clanique (*kipchak*, *oghuz*, etc.). Notre modélisation joue sur la gamme chromatique : teintes vertes et bleutées pour les langues turquiennes septentrionales *versus* tons jaunes, orangés et violacés pour les langues méridionales. Les isolats relatifs sont signalés en gris (*Chuv*) et en kaki (*Halaj*).

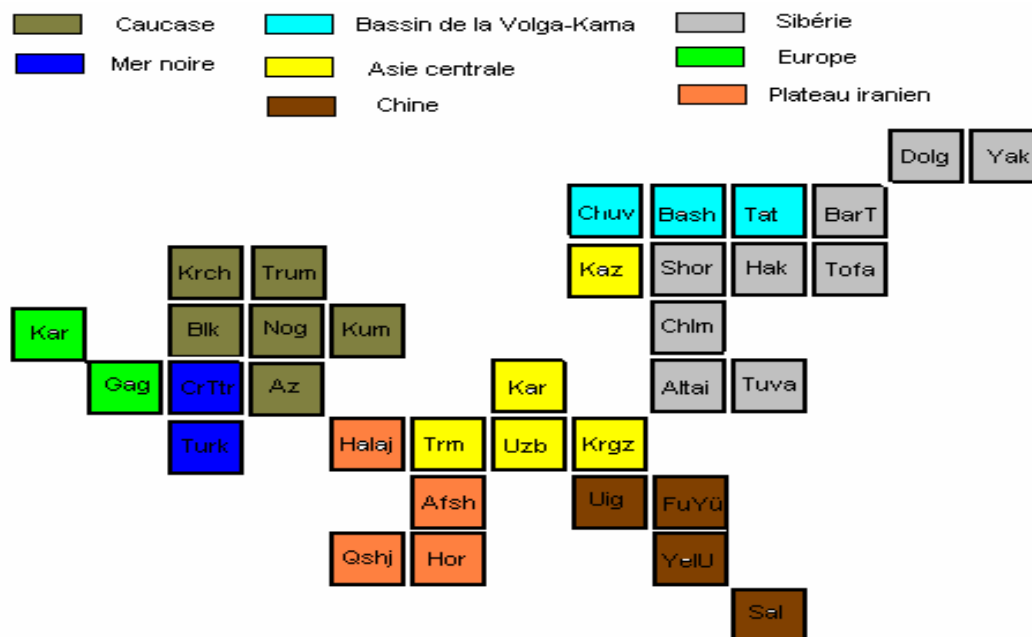
Figure 1.3.



Nous terminerons cette série de modules par une proposition de répartition géographique. Cette fois, notre choix de catégorisation est résolument personnel – il ne dépend pas d'une source unique. Il consiste à introduire de la continuité dans l'écheveau de la discontinuité, et rappelle – si besoin était – à quel point les distributions en grands ensembles géographiques sont malléables, surtout lorsqu'on combine des critères orographiques (le *Caucase* en tant que chaîne de montagnes, couleur kaki), hydrographiques (*Bassin de la Volga-Kama*, en bleu clair), ou politiques (*Chine*, en marron), ou des complexes géohistoriques (*Asie centrale*, en jaune). Cette homogénéité – toute artificielle – contraste fortement par son caractère compact avec le caractère diffus et discontinu de la plupart des catégories précédentes relatives à des critères ethno-linguistiques ou génétiques et typologiques de classement des langues.

<sup>4</sup> Cf. Johanson & alii, 1998 : 82-83.

Figure 1.4.



Dans le diaporama présenté lors du colloque, nous avons tenté de réunir des données relatives à la religion, à la culture matérielle traditionnelle et au contact de langues (particulièrement diversifié dans le cas des langues turquiennes). Or, ces attributs se laissent difficilement réduire en modules, dans la mesure où les critères varient grandement en fonction des sources, si bien que le chercheur risque de perdre dans le détail des structures internes cellule par cellule ce qu'il gagne en homogénéité. Ainsi, on voit mal pourquoi on se contenterait de catégoriser les Yakuts comme agriculteurs contre les Dolgans éleveurs de rennes, alors que l'économie pastorale est répandue dans les deux communautés, ou pourquoi les Tchouvaches seraient davantage apiculteurs que les Tatars ou les Bashkirs. D'autant plus que le fait de postuler l'attribut « apiculteurs » aux uns et aux autres suppose des réseaux d'échanges technosociaux avec des peuples voisins réputés plus spécialisés que d'autres dans cette activité, comme les Maris – peuple ouralien. Enfin, la catégorisation religieuse, bien qu'en apparence homogénéisante, se laisse difficilement saisir en bloc, puisque des phénomènes de stratification et de syncrétisme allant d'un substrat shamaniste à un superstrat musulman ou chrétien orthodoxe, rendent les caractérisations fluctuantes, ou ne tiennent pas suffisamment compte de la logique de distribution entre différents secteurs socioculturels au sein d'une communauté. Il en va de même pour le contact de langues, où il est souvent difficile de distinguer avec précision les strates d'implantation répondant à une logique de substrat, de superposition correspondant à un superstrat, d'importation ou de rayonnement relevant de l'adstrat – sans parler de la diversité des composantes du lexique et de la grammaire concernées au cas par cas. Nous renonçons par conséquent à incorporer dans ce rapport de synthèse nos modules de contact de langues, même si certaines tendances présentent un grand intérêt, comme par exemple l'interférence avec le ket, langue isolée aujourd'hui en état de récession avancé (en termes de « langue en danger », voire de « langue en voie de disparition »), qui semble avoir interagi dans un passé préhistorique ou historique à définir sur des langues comme le shor, le hakas, l'altai, le tuva, le dolgan et le yakut.

## 2. Typologie des systèmes vocaliques

Nous allons maintenant proposer selon les mêmes principes de modélisation graphique une représentation des systèmes vocaliques à l'aide de damiers (ou de *gobans*<sup>5</sup>) à 25 cases, répartis sur l'Eurasie centrale et ses périphéries septentrionales proches (langues altaïques de type turco-mongol et langues ouraliennes), afin de rendre compte de la diversité des aires linguistiques.

Nous aurons recours cette fois à une critérologie plus univoque, fondée sur la typologie phonologique, qui devrait nous permettre de déterminer des types discrets plus unitaires que les critères externes utilisés précédemment. Cependant, nous verrons que les caractérisations typologiques d'ordre linguistique ne sont parfois guère plus indiscutables que celles relevant de facteurs externes, dans la mesure où celles-ci dépendent de l'état des descriptions accessibles dans les manuels de linguistique ouralienne et altaïque. La théorisation plus ou moins explicite du chercheur, le degré de généralisation phonémique ou de spécificité phonétique et distributionnelle des items identifiés par les linguistes publiant des descriptions des langues sont autant de facteurs variables qui introduisent des distorsions éventuelles.

### 2.1. Méthodologie

Nous procéderons cette fois par configuration de boîtes (les langues ou les variétés dialectales recensées dans la littérature) et de micro-grilles (matrices représentant les items typologiques<sup>6</sup> que sont les phonèmes vocaliques) insérées dans ces boîtes. Nous devons nous poser en amont de la recherche au moins trois questions d'ordre général :

- 1) Quels types d'inventaires sont attestés dans les steppes et leurs périphéries ?
- 2) En quoi ces types diffèrent-ils, selon quels ensembles de critères, en faisant apparaître quelles classes opposables en termes de paramètres typologiques définis par des traits tels que palatalité, vélarité, labialité, degré d'avancement ou de rétraction linguale ?
- 3) Comment les types se répartissent-ils dans une vaste zone géographique qui va des steppes hongroises, en Europe centrale, à Tuva, en Sibérie orientale, en passant de l'ougrien (langue finno-ougrienne, ouralien) au turquien de Sibérie (turco-mongol, altaïque)<sup>7</sup> ?

#### 2.1.1. Transposition modulaire : le cas des langues mongoles

Pour les langues mongoles, nous avons transposé les langues prises en compte dans la carte et dans les listes de mots figurant dans l'ouvrage de référence de Svantesson, Tsendina, Mukhanova-Karlsson & Franzén (2005).

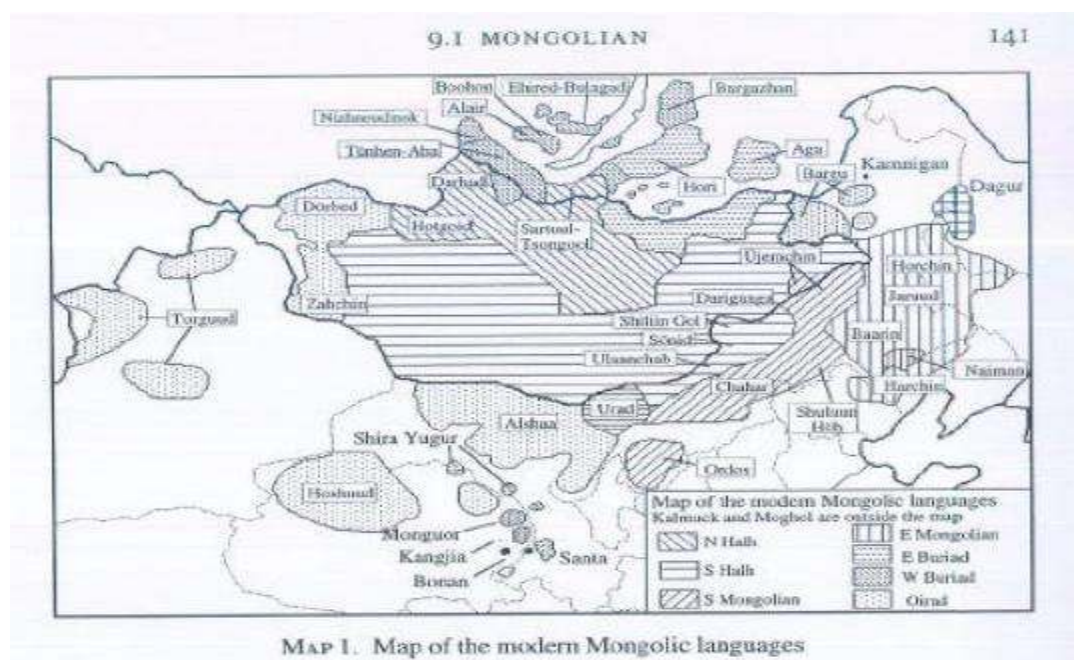
---

<sup>5</sup> On appelle *goban* le damier du jeu de Go.

<sup>6</sup> Qui sont autant d'items linguistiques (*Linguistic Items*), au sens où les entend Daniel Nettle : selon sa conception, aussi bien un processus phonologique, un phonème qu'un lexème sont des items linguistiques, à la différence de l'approche lexicaliste (et lexicostatistique) des continuateurs de Morris Swadesh (Nettle, 1999).

<sup>7</sup> Le lecteur trouvera des cartes des principaux groupes de langues notamment sur le site <http://webpace.ship.edu/cboer/languagefamilies.html> de George C. Boeree, Shippensburg University.

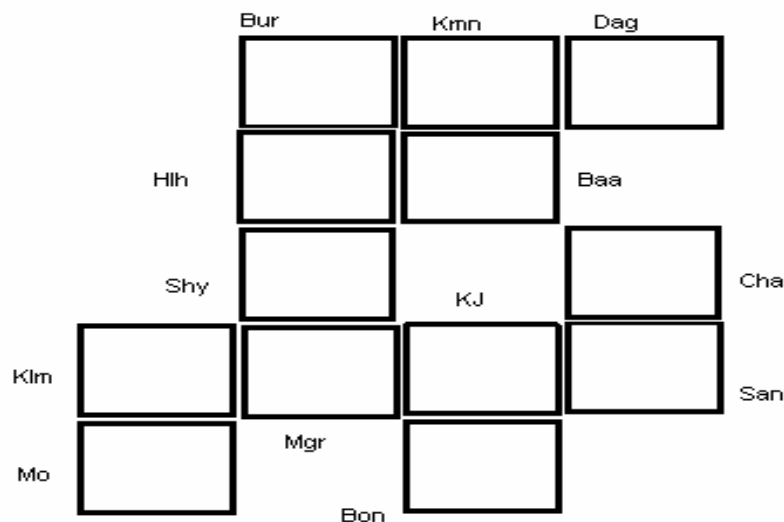
Figure 2.



Là encore, la modularisation écrase nombre d'informations contenues dans l'artefact cartographique : cette carte est construite à partir d'une sémiologie graphique utilisant des aires, des rayures et des poches, rendant compte des discontinuité territoriale et de l'échelle de grandeur géographique. Les facteurs de contact et de dispersion spatiale sont nettement visibles dans la carte de la figure 2, mais ne laissent guère de place à l'indexation des données, d'autant plus que les écarts de magnitude créent des effets d'asymétrie et de saturation graphique, qui atomisent l'information. En revanche, notre modularisation de la figure 3 gagne en systématique et en clarté ce qu'elle perd en concrétude géosociale, et surtout, elle permet de représenter de manière explicite et unitaire les caractères typologiques<sup>8</sup> :

<sup>8</sup> Les abréviations sont les suivantes, par ordre alphabétique : Baarin = *Baa*, Bonan = *Bon*, Buriat = *Bur*, Chahar = *Cha*, Dagur = *Dag*, Kamnigan = *Kmn* (Butha), Kangjia = *KJ*, Khalkha (Mongolian proper) = *Hlh*, Moghol = *Mo*, Monguor = *Mgr*, Santa = *San*, Shira Yugur = *ShY*.

Figure 3



Une fois ces modes de représentations explicités, nous pouvons répondre aux trois questions posées dans l'introduction de cette seconde partie : 1) Quels types d'inventaires sont attestés dans les steppes et leurs périphéries ? 2) Justification de la répartition de ces types – autrement dit, taxonomie phonologique, 3) Dynamique de répartition de ces types et conséquences de ces configurations pour la recherche interdisciplinaire.

### 2.1.2. Types d'inventaires

La typologie quantitative des inventaires vocaliques a dernièrement suscité une polémique suite à un article du célèbre sociolinguiste britannique, Peter Trudgill (Trudgill, 2004), qui établissait une corrélation entre le poids démographique d'une communauté linguistique et le nombre de phonèmes de sa langue. Parmi les supporters de l'hypothèse de Peter Trudgill, on compte Keren Rice, John Hajek, Barish Kabak, Jennifer Hay et Laurie Bauer ; parmi les adversaires, Peter Bakker et Vladimir Pericliev ont tenté de l'infirmer à l'aide d'une contre-modélisation statistique. Nous ne nous prononcerons pas sur cette question, tant son degré de généralité nous semble en neutraliser la pertinence. Nous tenterons de nous limiter ici essentiellement à des considérations typologiques et à une méthodologie qualifiante, plus que quantifiante, des vocalismes, sur la base de critères phonologiques relevant des conditions de marquage (*Markedness*<sup>9</sup>), en établissant une dialectique entre un espace vocalique universel parcimonieux (cf. figure 4.1.) et son paramétrage dans les langues des trois domaines d'observation empirique retenus dans cet article : langues ouraliennes, turquiennes et mongoles (cf. figure 4.2.). Afin de comparer les inventaires, nous allons fonder nos analyses sur la base d'un champ vocalique générique fondé sur des traits d'aperture, disposés en séries, et des traits de position et d'arrondissement, disposés en ordres, comme

<sup>9</sup> La littérature sur la notion de *conditions de marquage* est vaste, en commençant avec Jakobson et Trubeckoj, allant de Hooper, Stampe et Donegan dans les années 1970-80 aux dernières moutures de la Théorie de l'Optimalité. Nous nous limiterons ici à mentionner Mayerthaler (1988) et Hume (2004) abondamment documentés sur le plan bibliographique, et qui présentent la question de manière dialectique.



dans la grille figure 4.1., qui oppose des classes fondamentales de voyelles possibles : les voyelles antérieures [+front]<sup>10</sup> ou [+avant] aux voyelles postérieures [+back] ou [+arrière] d'une part, les voyelles [+labial] ou voyelles arrondies aux voyelles [-labial] ou étirées d'autre part. Les voyelles dites « rétractées », ou voyelles « centrales », sont représentées par des traits négatifs tels que [-front] ou [-avant] pour les voyelles dont l'essentiel de la résonance se situe dans la zone dure du palais, et [-labial] pour les voyelles postérieures étirées, le trait [-labial] étant relativement marqué pour des voyelles postérieures hautes et moyennes (association [-labial]<sup>11</sup> / [+arrière]). Les conditions de marquage sont relativement plus élevées pour les voyelles antérieures lorsqu'elles sont arrondies (association de [+labial] / [+avant]) ou lorsqu'elles sont rétractées (association des traits [-avant] / [-labial]).

Figure 4.1.

A vowel taxonomic space for Turco-Mongolian languages

+Front		-Front	+Back	
-Labial	+Labial	-Labial	-Labial	+Labial
i	y	ɨ	ɯ	u
ɪ	ʏ	ɨ̥	ɯ̥	ʊ
e	ø	ɘ	ɤ	o
ɛ	œ	ɜ	ʌ	ɔ
a	ɶ	ɚ	ɑ	ɒ

Nous allons maintenant utiliser un nouvel artefact graphique, pour les besoins de notre argumentation, afin de rendre visibles et explicites les degrés de conditions de marquage relatives des catégories phonémiques observées dans les langues de notre corpus. Dans la mesure où il serait prématuré d'établir une gradation définitive dans l'étape actuelle de notre recherche, qui se veut exploratoire, nous allons proposer un gradient de conditions de marquage phonologique de sept degrés, allant des couleurs les plus mates ou faibles, comme le gris, le jaune et l'orange des degrés 1, 2 et 3, aux couleurs les plus vives et fortes, comme le vert clair (degré 4), le violet (degré 5), le bleu marine (degré 6) et le rouge vif (degré 7). Le gris indique les voyelles les plus répandues dans les systèmes phonologiques des langues du monde : hautes (*i, u*), moyennes (*e, o*) et basses (*a, ʌ*) ; le jaune vaut pour un degré d'aperture supplémentaire pour les voyelles moyennes (*ɛ, œ, ɜ, ɔ*) ; l'orange note les voyelles basses

<sup>10</sup> Les descriptions de traits dans les figures et les titres des figures sont en anglais, puisque cette partie de notre communication a été présentée dans cette langue.

<sup>11</sup> Nous soulignerons dans ce qui va suivre le trait aux conditions de marquage les plus élevées dans une corrélation donnée, que nous contextualiserons après une barre oblique aux côtés de son corrélaire relativement moins marqué : ex. [-labial] / [+arrière] signifie que c'est l'étirement qui est marqué, pour une voyelle postérieure.

arrondies ( $\text{æ}$ ,  $\text{ɔ}$ ). Dans le premier sous-ensemble de classes vocaliques allant du gris à l'orange, on peut considérer ces conditions de marquage comme faibles : les trois premières se limitent en effet aux traits et aux associations de traits de hauteur fondamentaux tels que [+/-haut] et [+bas] à une position [+avant] ou [+arrière] (en gris) ; une spécification [-bas] s'ajoutant au trait [-haut] (en jaune) ; une spécification d'arrondissement [+labial] au trait [+bas] (en orange). La plupart de ces conditions de marquage, quoique faibles (jaune et orange) ou nulles (gris), se distinguent par leur positivité (présence de traits positifs, sauf pour les voyelles moyennes abaissées). Les traits indexés en gris sont les moins marqués, les plus triviaux ; les traits en jaune et en orange sont relativement moins triviaux, mais ils relèvent le plus souvent dans ces langues de processus de variation libre ou contextuelle en cours de phonémisation (abaissement et labialisation), ou issus d'une dynamique de phonologisation à date récente. Il s'agit de traits davantage labiles que les traits en vert, violet, bleu et rouge. Dans le second ensemble d'associations de traits, on a affaire à trois conditions de marquage qui partagent toutes l'insertion d'un trait négatif dans la matrice : en vert, le trait [-avant] associé à [-labial] ; en violet le trait [-ATR] (= *Advanced Tongue Root*, cf. Ladefoged & Maddieson, 1996 : 300-306) associé au trait [-haut] ; en bleu le trait [-labial] associé au trait [+arrière]. Ce sous-ensemble est également, comme celui des voyelles moyennes abaissées (en jaune) et des voyelles basses labialisées (en orange), issu de processus secondaires, liés à des formes de réduction et de neutralisation de traits positifs primaires de hauteur et de position antérieure *versus* postérieure. Le troisième ensemble, celui qui associe [+labial] à [+avant], représenté principalement par /y, ø/, est colorié en rouge, la couleur la plus forte, de manière à signaler sa spécificité typologique, dans la mesure où l'on sait que les langues ouraliennes et altaïques se caractérisent par la présence de ces voyelles dans leurs inventaires. Les degrés intermédiaires comme /ɣ, œ/, portent en revanche les couleurs de leur série, respectivement le violet et le jaune, pour des raisons de secondarité et de labilité, à la différence de /y, ø/, qui constitue le noyau dur de cette classe aux conditions de marquage phonologique non seulement élevées, mais typologiquement pertinentes.

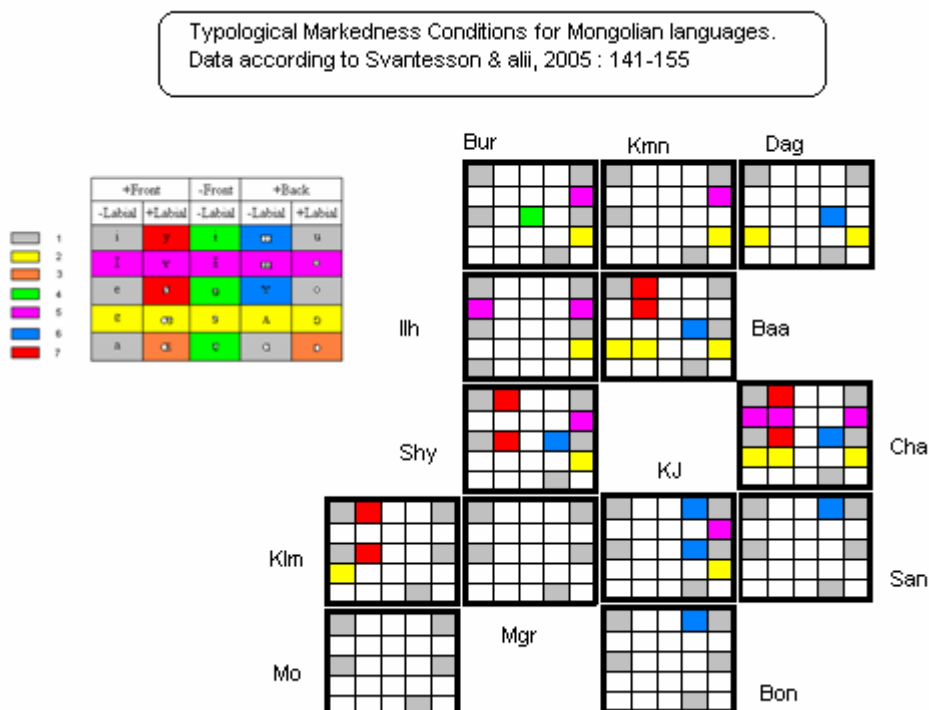
Figure 4.2.

		Conditions of typological markedness for vowels in T-M				
		+Front		-Front	+Back	
		-Labial	+Labial	-Labial	-Labial	+Labial
1 (weak)		i	y	ɨ	ɯ	u
2		ɪ	ʏ	ɨ	ɯ	ʊ
3		e	ø	ɛ	ɤ	o
4		ɛ	œ	ɛ	ʌ	ɔ
5		a	ɶ	ɛ	ɔ	ɔ
6						
7 (Strong)						

## 2.2. Langues mongoles

L'examen des langues mongoles va nous permettre de mettre en pratique deux démarches complémentaires : d'une part, le réductionnisme typologique, à l'aide de nos grilles de l'espace vocalique avec pondération des conditions de marquage typologique interne à une sous-famille de langues, d'autre part une démarche de validation des données alimentant la caractérisation typologique, que nous appellerons « empirisme critique ». Une fois les conditions de marquage et de pertinence typologique explicitées, comme dans la figure 4.2., nous pouvons projeter ces grilles dans des modules correspondant aux familles de langues, comme celui de la figure 3, qui correspond à la carte de la figure 2, à partir de sources livresques, telles que les inventaires figurant dans Svantesson & al. 2005 : 141-155. La transposition, réalisée à partir des seules informations contenues dans la source publiée, donne le schéma de la figure 4.3.

Figure 4.3.



Cependant, l'occasion nous a été donnée lors de ce colloque à Porquerolles de pouvoir vérifier les inventaires vocaliques en question avec l'auteur lors d'une réunion de travail. Après discussion et argumentation sur les critères phonologiques ayant conduit l'auteur à représenter ses inventaires comme dans l'extrait de la figure 4.4. (op. cit. p. 144), nous avons été amenés à refaire le schéma de la figure 4.2. en y apportant les modifications qui apparaissent dans la figure 4.5.

Figure 4.4.

144 THE MONGOLIC LANGUAGES

(3) *Chahar phonemes*

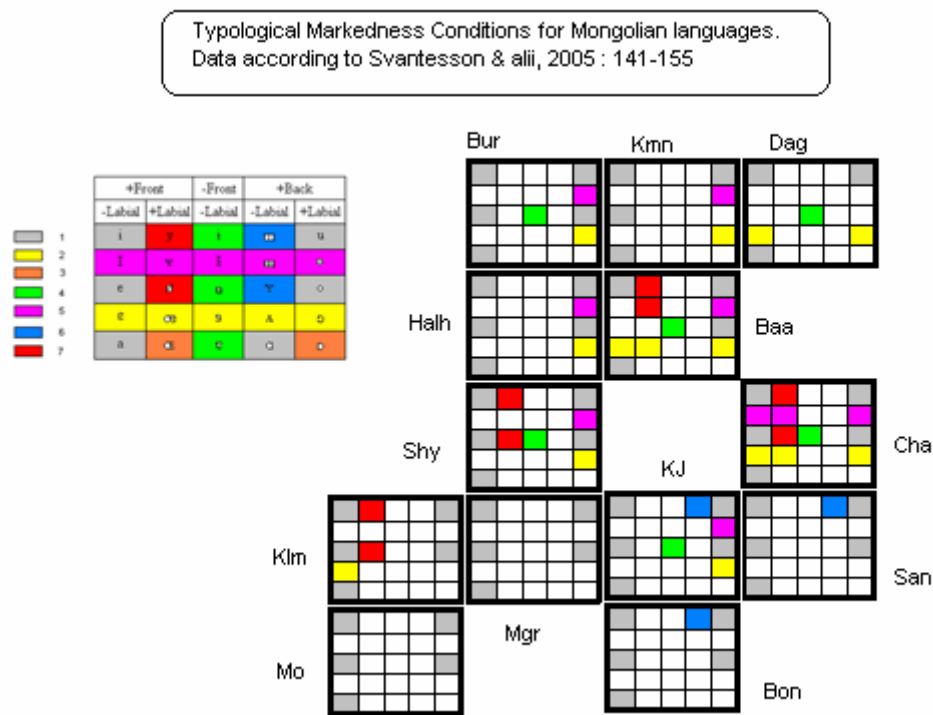
i	y	u			t <sup>h</sup>	t <sup>ʰ</sup>	č <sup>h</sup>		
ɪ	ʏ	ʊ			p	p <sup>ʰ</sup>	t	t <sup>ʰ</sup>	k <sup>ʰ</sup> k
e	ø	ɤ	o				š	x <sup>ʰ</sup>	x
ɛ	œ	a	ɔ		m	m <sup>ʰ</sup>	n	n <sup>ʰ</sup>	ŋ <sup>ʰ</sup> ŋ
						l	ɮ		
						r	r <sup>ʰ</sup>		
								j	

The phonemes of the Baarin dialect are shown in (4) (cf. Sun *et al.* 1990).

(4) *Baarin phonemes*

i	y	u			t <sup>h</sup>	č <sup>h</sup>		
ɪ	ʏ	ʊ			p	t	k	
e	ø	ɤ	o			š	x	
ɛ	œ	a	ɔ		m	n	ŋ	
						l		
						r		
								j

Figure 4.5.



Le contraste entre les deux figures, 4.3. et 4.5. est particulièrement représentatif de ce que nous entendons par « empirisme critique » en phonologie : ne rien prendre pour acquis, adopter une démarche d’investigation vis-à-vis des données, soit par la consultation directe avec le collecteur ou l’analyste, soit par des enquêtes de première main et une vérification expérimentale systématique des données. L’objectif n’est pas de tout mettre en doute par principe, ni de disqualifier quiconque, mais simplement d’éviter autant que possible une démarche compilatoire, et d’associer au geste de réduction de la complexité des faits, indispensable dans la démarche scientifique, une uniformisation des données par la vérification et le réaligement sur des facteurs connus. On remarquera que la validation de la

procédure réductionniste consistant à indexer les phonèmes inventoriés par l'auteur dans nos micro-grilles de la figure 4.2. à l'intérieur du module des langues mongoles de la figure 3, en association avec l'auteur de la source, ne modifie pas de manière radicale le premier résultat (la figure 4.3.). La correction de cette première tentative, dans la figure 4.5, diffère par le basculement de la voyelle basse dans la position antérieure plutôt que postérieure, qui n'est qu'un détail trivial. Mais elle a surtout pour effet de décaler la réduction vocalique du champ des voyelles centrales de l'ordre [-labial] / [+arrière] à l'ordre [-avant] / [-labial], ce qui n'est d'aucune façon un changement anodin, du point de vue de la caractérisation typologique. La validation du réductionnisme schématique à finalité typologique n'aura donc pas été vaine : nous sommes passés du degré 6 de conditions de marquage typologique (en bleu) au degré 4 (en vert) pour la plupart des langues de l'échantillon. Les langues de l'extrême sud du domaine comme le kangjia, le santa et le bonan, qui maintiennent la combinaison [-labial] / [+arrière] / [+haut], prennent d'autant plus de relief dans la configuration finale, et contrastent désormais de manière sensible avec les langues septentrionales, comme le dagur, le buriat et avec une langue de la périphérie sud-orientale, le baarin. L'empirisme critique aura donc permis d'affiner de manière stratégique la taxinomie des inventaires vocaliques mongols, tant sur le plan typologique que géolinguistique – ou aréologique. Nous souhaiterions pouvoir effectuer le même travail d'empirisme critique sur les voyelles des langues turques ou turquiennes et des langues ouraliennes – ce qu'il ne nous est pas donné de faire dans les limites de cette étude. Il va de soi que plus l'échelle comparative s'étend en typologie, plus la nécessité d'avoir recours à l'empirisme critique devient déterminante pour la fiabilité des résultats et la falsifiabilité des généralisations.

Par ailleurs, les configurations représentées dans les micro-grilles attestent une diversité typologique forte au sein des langues mongoles, puisque neuf langues sur treize n'ont pas de voyelles antérieures arrondies, associant les traits [+labial], [+avant] (en rouge), à la différence des langues turquiennes qui, comme nous allons le voir, ont toutes des voyelles de ce type, à l'exception du karaïm et du gagauz. L'absence de ces segments réputés si caractéristiques des langues altaïques centre-occidentales (langues turco-mongoles, par opposition aux langues toungouses, plus à l'est), est attestée aussi bien au centre du domaine mongol, dans une langue aussi importante que le halha, ou mongol à proprement parler, que dans la périphérie en contact avec les langues indo-iraniennes (mogol) ou les langues du sud du domaine, en intense contact avec le chinois et les langues sinitiques. A la différence des langues turquiennes, qui toutes ont une voyelle haute postérieure étirée (en haut à droite des micro-grilles, en bleu), seules les trois langues citées précédemment, le kangjia, le santa et le bonan, en font état – contraste typologiquement important à l'échelle de la comparaison interne au domaine turco-mongol, qui risquait d'être perdu sur la base d'une simple compilation non corrigée par l'empirisme critique, comme nous venons de le préciser. Tout se passe comme si une forte tendance à la neutralisation des oppositions s'était produite dans le domaine, notamment par effet du contact exolangue, avec des conséquences systémiques fortes, comme la perte de l'harmonie vocalique dans les langues à inventaire réduit. La perte de la voyelle haute postérieure étirée tend à être compensée cependant par l'émergence d'une voyelle haute désatérisée (en violet), autrement dit, par l'association des traits [-ATR] / [+haut] / [+arrière] en buriat, kamnigan (Butha), halha, baarin, shira yugur, chahar, tandis que les deux types de segments coexistent en kangjia. Il s'agit là d'une tendance typologique implicative forte, qu'on ne retrouve pas dans le domaine turquien, où la désatérisation (en violet) tend à se faire plutôt en association avec les traits [-avant] (en ouzbek) ou [+avant] (langues ouigoures et salar) comme on pourra le constater dans la figure 4.6.

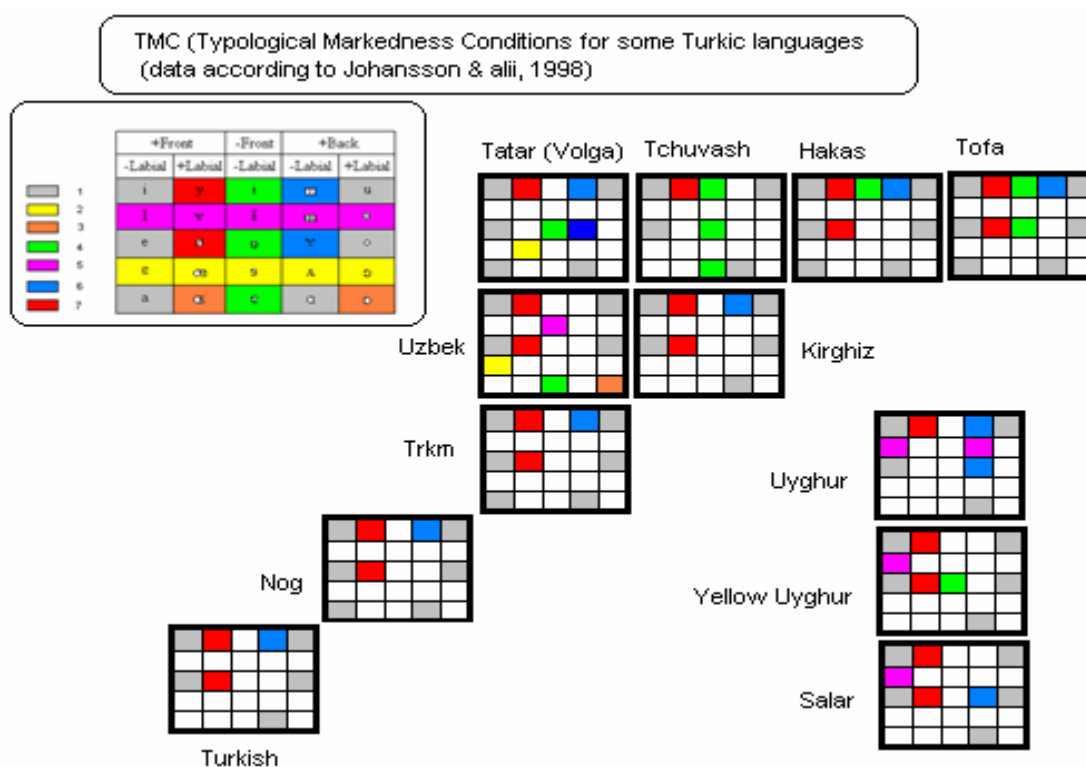
### 2.3. Langues turquiennes

En appliquant la projection de la grille de conditions de marquage typologique de la figure 4.1. à un échantillon représentatif de langues selon la disposition modulaire de la figure 1, à partir des données contenues dans un manuel de référence sur les langues turquiennes (Johansson & al. 1998), nous obtenons la figure 4.5. Nous ne tenons pas compte, à cette étape, de l'existence de corrélations de durée dans certaines langues, comme le shor, afin de mettre en valeur les principales catégories phonémiques. Le choix de seulement douze langues parmi les trente-trois que contiennent les figures 1.1 à 1.5. est motivé par le degré de diversité considérablement moindre dans cette sous-famille altaïque, comparativement au domaine des langues mongoles. Le caractère redondant des types attestés dans ce vaste ensemble de langues en situation de continuum structural – ou continuum dialectal – contraste de manière saisissante avec la diversité de ses déterminismes géographiques, politiques et socio-culturels évoqués dans la première partie de cette communication, et montre la relative autonomie de la diversité linguistique en relation avec les facteurs externes. Un sous-ensemble comme le tatar-tchouvache, localisé dans une zone géographique relativement réduite, au relief peu accidenté et d'un accès aisé, dans le bassin de la Volga-Kama, présente une différenciation interne plus importante que toutes les langues turques des steppes réunies, surtout si l'on tient compte du fait que nous avons volontairement renforcé les caractéristiques de l'ouzbek, en indexant dans la micro-grille des segments en cours de phonologisation et en tenant compte de l'ouzbek dialectal d'après les données présentées par Hendrich Boeschoten, in Johansson & alii, 1998 : 357-378 (alors que l'ouzbek standard présente un système des plus simples : /i, y, e, a, u, o/, avec une tendance à l'abaissement de /y/, cf. l'article de A. P. Hodziev, in Yarceva & alii, 1997 : 427). En outre, le sous-ensemble des langues turques nord-orientales présente une intéressante continuité structurale avec les langues tatar-tchouvaches, par la présence de voyelles [-avant] / [-labial] (en vert) et [-labial] / [-arrière] / [-haut] (en bleu, case centre-droite, la voyelle haute non arrondie étant panturquienne). Ces dernières sont également attestées dans les langues du domaine SEe de la figure 1.3., ou langues turquiennes sud-est oriental, comme les langues ouïgour et le salar. En revanche, ces dernières se distinguent de toutes les autres – sauf de l'ouzbek – par le trait [-ATR] (en violet). On voit à quel point les nuances sont importantes, et combien une démarche d'empirisme critique serait nécessaire pour confirmer ces contrastes typologiques, bien plus fins que dans le domaine des langues mongoles, dont les inventaires accusent des différences plus catégoriques.

Revisiter les données s'impose d'autant plus que la codification des langues turques d'ex-URSS induit un réductionnisme phonologique pour des raisons aussi bien glottopolitiques que de théorie phonologique dans nombre de descriptions. L'écart entre le niveau de description requis dans un manuel comme celui de Yarceva & alii (op. cit.) et la monographie empirique s'appuyant sur une démarche de phonétique expérimentale peut s'avérer considérable. Il suffit pour s'en convaincre de comparer l'esquisse du shor par G. I. Donidze, in Yarceva & alii, 1997 : 497-506 avec l'étude détaillée de N. S. Urtegešev (Urtegešev, 2002) : à la corrélation de durée de huit voyelles fondamentales chez le premier /i, e, y, ø, a, u, o, u/ et /i:, e:, y:, ø:, a:, u:, o:, u:/ répond un système complexe de voyelles longues tendues et brèves relâchées chez le second, qui mobilise notamment l'association des traits [-bas] / [-haut] liés à l'abaissement (en jaune dans nos micro-grilles) et d'atrité négative [-ATR] / [+haut] (en violet), si bien que, selon la première source le shor serait de type kirghize, tandis que selon la seconde, il partagerait des propriétés structurales avec l'ouzbek et le tatar tels que décrits dans les micro-grilles de la figure 4.6. Dans quelle mesure la caractérisation typologique purement phonémique ne laisse-t-elle pas échapper des paramètres fortement indicatifs d'une continuité structurale ou de contacts entre langues ou dialectes est

une question de première importance. Il va de soi qu'une complémentarité des approches devrait être envisagée, mais nécessiterait un travail assidu de vérification empirique (ou *empirisme critique*) et de confrontation des sources disponibles. Il manque par ailleurs dans le domaine de la turcologie un recueil de données uniformisées – notamment, de listes d'items lexicaux choisis en fonction de critères diachroniques et structuraux – comme celui fourni par Jan Olof Svantesson & alii pour la phonologie des langues mongoles (op. cit. 158-177).

Figure 4.6.

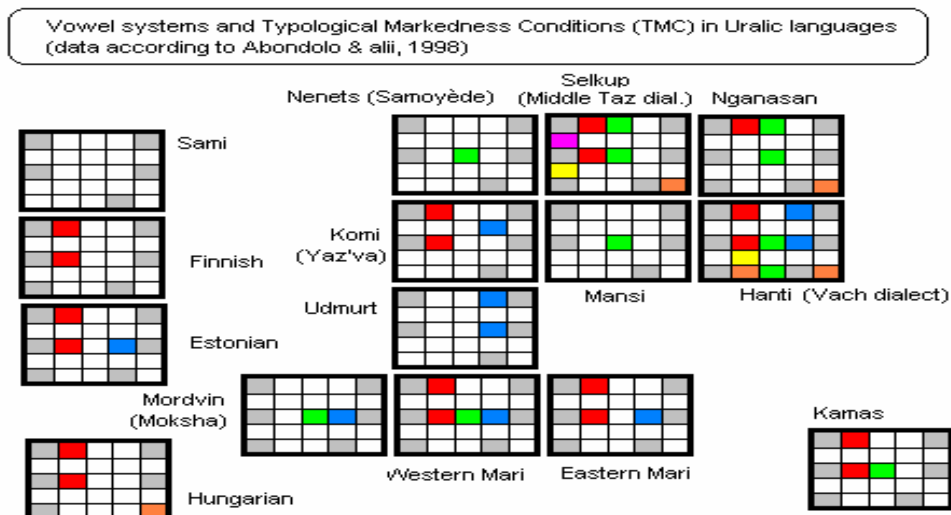


Enfin, les langues ouraliennes<sup>12</sup> constituent le dernier pan de ce puzzle typologique, et nous serviront de terme de comparaison externe avec les langues turco-mongoles, qui appartiennent au groupe des langues altaïques. Nous comparerons ces langues pour deux raisons : d'une part en raison de leurs similitudes structurales (présence de voyelles antérieures arrondies, de l'harmonie vocalique palatale), d'autre part en raison de leur distribution spatiale à la périphérie septentrionale des steppes, dans une dynamique de contact pluriséculaire, voire plurimillénaire avec les langues turco-tatares, y compris pour des langues s'étant déplacées à date récente, comme le magyar – le kamas est également intéressant du point de vue aréal. Nous éviterons de nous prononcer sur la question d'une éventuelle parenté ouralo-altaïque, qui relève de la démarche macro-comparatiste, qui n'est pas la nôtre ici. Seule la dynamique de convergences et de divergences systémiques dans un vaste arc périphérique allant des steppes hongroises à la Sibérie centre-orientale motive notre choix d'étendre le champ de la comparaison, dans une perspective purement typologique. La différence entre la sous-famille finno-ougrienne et la sous-famille samoyède est relativement analogue à celle qui sépare les langues turquiennes des langues mongoles au sein du groupe altaïque. En revanche, la diversité interne du finno-ougrien est comparable à celle qui prévaut entre langues indo-européennes d'Europe (germanique *versus* italo-celtique, etc.), en termes

<sup>12</sup> Le groupe *ouralien* inclut les langues finno-ougriennes et les langues samoyèdes.

d'écarts structuraux. Le kaléidoscope des inventaires vocaliques en 4.7. n'est qu'un modeste aperçu de cette diversité interne de l'ouralien. Le jeu des configurations paramétriques y est plus complexe que dans les langues mongoles, en 4.5. et que dans les langues turques, en 4.6.

Figure 4.7.



Cependant, le contact de langues ne semble pas déterminant dans la structuration des inventaires vocaliques des langues ouraliennes : l'oudmurt et surtout le mordve mokša, qui ont été en contact intense avec les langues tatares (notamment le tchouvache et le bashkir) ont perdu les voyelles antérieures arrondies, à la différence des langues turco-tatares, et la langue qui a le plus simplifié son inventaire de monophthongues, le same, est une langue à l'extrême périphérie occidentale, qui a été surtout en contact interne au finno-ougrien avec le finnois, où le paramètre labiopalatal s'est solidement maintenu, et avec les langues scandinaves. Ce paramètre, identifiable par les cellules en rouge dans les micro-grilles, apparaît de manière discontinue, aussi bien au centre du domaine (en mari, ou tchérimisse) que dans les périphéries nord et centre-occidentales (finnois et magyar) et orientales (kamas). Une nette tendance à la rétraction de voyelles antérieures (cellules en vert) est attestée dans des langues volgaïques (mari occidental, mordve mokša) aussi bien que dans les langues obougriennes (hanti et mansi) et dans les trois langues samoyèdes de l'échantillon (nenets, selkup et nganassan). Cette tendance à la rétraction antérieure (en vert) est le plus souvent associée son pendant symétrique, la rétraction postérieure (en bleu) dans la plupart de ces langues, et correspond le plus souvent à une transphonologisation de la tension vocalique en relâchement de timbre, comme en hanti, quand il ne s'agit pas d'une tendance forte à la neutralisation, qui accompagne la perte des labiopalatales, comme en nenets et en mansi. Le trait [-ATR] (en violet) est très peu attesté, sauf en selkup, où il supplée aux stratégies de rétraction, comparativement au hanti, en relation à la fois complémentaire et asymétrique. Les langues permiennes (komi et oudmourt) présentent un contraste de symétrie structurale analogue, à la charnière entre le complexe obougrien-samoyède et le complexe centre et nord-occidental formé par les langues volgaïques, langues fenno-same et magyar, en se répartissant les paramètres de labiopalatalité (en rouge) et de vélarité rétractée (en bleu). L'abandon de la labiopalatalité s'accompagne, comme dans les langues mongoles, de la perte ou du recul de l'harmonie vocalique.

Dans l'ensemble, la différenciation interne de configuration des paramètres du vocalisme dans les langues ouraliennes dans la figure 4.7. obéit davantage à une dynamique de contrastes de symétries et de maintien ou de transfert des oppositions catégorielles, comme dans le complexe turquien, qu'à la dérive typologique des langues mongoles dans la figure

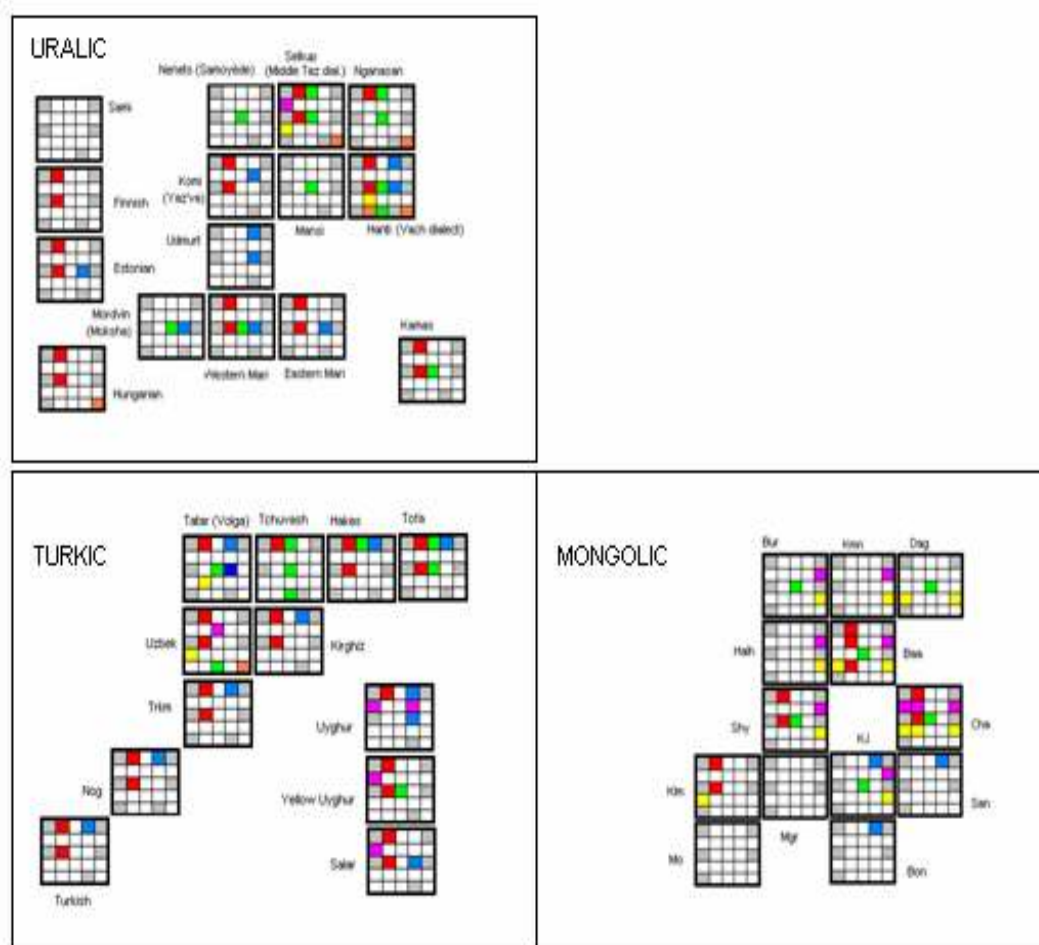


4.5., qui privilégie des stratégies de désatérisation (en violet), de rétraction palatale (en vert) et d'abaissement (en jaune) accompagnant la neutralisation d'anciennes oppositions.

## 2.4. Synthèse et perspectives de l'approche typologique des inventaires vocaliques

Un survol des inventaires vocaliques, limité aux principales catégories phonémiques attestées dans deux familles de langues (ouraliennne et altaïque) en tenant compte de la diversité des sous-familles (turquienne et mongole dans le domaine altaïque, samoyède et finno-ougrienne dans le domaine ouralien), nous a permis d'observer des mécanismes cohérents gouvernant la combinatoire de paramètres typologiques, envisagés sous la forme de traits distinctifs, selon la grille présentée en 4.1. et 4.2. La confrontation des résultats apparaît dans la figure 4.8.

Figure 4.8.



Certains phénomènes de continuité structurale entre ces trois domaines sautent aux yeux, comme la présence d'une corrélation de voyelles labiopalatales (en rouge), et d'une corrélation de centralité neutralisant les traits [+avant] (en vert) et [+arrière] (en bleu) pour augmenter les conditions de marquage phonologique des voyelles palatales et des voyelles vélaires, dont nous avons rendu compte respectivement par les traits [-avant] et [-labial], [-arrière]. Nous avons évoqué le fait que la corrélation de labiopalatalité induit le plus souvent l'existence d'un complexe de contraintes d'harmonie vocalique, de même que la corrélation de centralité peut accompagner ou renforcer des formes d'harmonie vélaire. Nous suggérons

également l'hypothèse, qui reste cependant à vérifier, que la présence de la série [-ATR] (en violet) pourrait induire l'émergence d'un troisième type d'harmonie vocalique – l'harmonie d'aperture ou de spécification d'atérité.

Dans une perspective non pas géolinguistique, puisque notre schématisation modulaire requiert un degré d'abstraction et de compactage des domaines linguistiques, mais de dynamique aréale et typologique dans une logique de *chaînes* et de *prototypes*, sachant que les langues mongoles représentent le maillon central des langues altaïques, les langues turquiennes le maillon occidental, ces deux sous-familles altaïques couvrant la plus grande partie des steppes d'Eurasie, et que les langues ouraliennes forment une vaste chaîne discontinue à la périphérie du centre-ouest de la ceinture eurasiatique des steppes, la configuration de la figure 4.7. fait ressortir un certain nombre de phénomènes intéressants. Les configurations prototypiques à l'intérieur des modules montrent clairement l'unité des langues turquiennes, leur faible diversité typologique qui se manifeste par des conditions de marquage phonologique relativement faibles. Tout se passe comme si ces langues, qui ont pourtant connu une forte expansion à date historique<sup>13</sup>, au centre d'une vaste zone steppique ouverte tous azimuts, étaient restées plus statiques ou « conservatrices » que les langues ouraliennes, dont la dispersion s'est faite à date préhistorique (au plus tôt, au mésolithique, selon la théorie classique, mais dès le paléolithique supérieur à la fin du pléniglaciaire selon des théories plus récentes<sup>14</sup>) et qui, pour des conditions structurales analogues (corrélations labiopalatale, harmonie vocalique palatale, corrélation de centralité vélaire et palatale, morphologie flexionnelle de type incrémentiel, ou « agglutinant », etc.), ont innové à un haut degré de complexité, selon une dynamique de chaînes et de connexité typologique par relais, comme l'a montré l'analyse de la figure 4.7.

## 2.5. « Hardware » et « software » typologique

Alors que notre approche est résolument réductionniste, puisque nous n'avons considéré que les items phonémiques discrets et primaires (à savoir, seulement des monophthongues), en ne mentionnant des propriétés corrélatives comme la tension ou la durée que pour l'explicitation de certains détails, l'image que nous obtenons de la dynamique n'en reste pas moins complexe. Notre approche est restée résolument synchronique, mais le tableau qui en ressort demanderait à être affiné par un examen attentif des processus s'inscrivant dans la diachronie (notamment les *Vowel Shifts*, ou cycles évolutifs des voyelles, cf. Poppe, 1955 et Svantesson & alii, op. cit. 178-196 pour les langues mongoles). En tant qu'items typologiques (ou *Linguistic Items* dans le sens où l'entend Daniel Nettle, 1999), ces prototypes d'inventaires vocaliques en synchronie constituent des paradigmes relativement massifs – un nombre limité d'unités combinables permettant de générer sinon une infinité, du moins un très grand nombre de séquences possibles pour constituer des mots et des concaténations flexionnelles. Par leur caractère massif, fondant l'infrastructure d'un système phonologique, les inventaires constituent en quelque sorte le « hardware » typologique. On peut aisément spéculer sur ce hardware, et aboutir aussi bien à la conclusion que ses dimensions sont conditionnées par le poids démographique des populations de locuteurs qu'à la thèse inverse (cf. la polémique autour de l'hypothèse de Peter Trudgill), ou que le contact avec des langues

<sup>13</sup> Si l'expansion à date historique des peuples turco-mongols à travers les steppes et jusqu'en Inde, en Anatolie et sur le plateau iranien, avec l'instauration de la Horde d'Or et l'implantation des khanats, la fondation de l'empire moghol et de l'empire ottoman, est indéniable (Cf. Grousset, 1965 ; Roux, 2000), se superposant aux implantations indo-iraniennes, indo-ariennes, grecques et arméniennes, certains auteurs postulent par ailleurs l'existence d'anciennes confédérations dès la période protohistorique, voire auparavant (v. Alinei, 2000 : 81-136, pour une synthèse et une argumentation solide sur cette question).

<sup>14</sup> Cf. Alinei, 2000 : 137-179, Nuñez, 1987.

typologiquement très différentes a renforcé les tendances à la simplification (cf. nos remarques sur le relativisme de cette hypothèse, qui semble pourtant évidente), ou encore que la profondeur temporelle favorise la diversification, comme nous l'avons vu au sujet de la diversité interne de l'ouralien face à l'homogénéité du domaine turquien. Cependant, de même que le hardware, qui fournit l'appareillage, n'est rien sans le software, qui permet d'utiliser l'instrument à des fins exploratoires et créatives, le seul examen des catégories fondamentales ne saurait suffire : encore faut-il voir quelles contraintes et quels paramètres régissent leurs combinaisons dans la formation des unités fonctionnelles de la langue, à savoir les mots et leurs extensions morphologiques. L'approche paradigmatique doit déboucher sur une observation des conditions de bonne formation syntagmatique, sans quoi la vision resterait par trop réductionniste. Cette approche relève de l'étude du « software » typologique. Elle affine l'approche catégorielle, paradigmatique, en tenant compte de la grammaire des interactions syntagmatiques des catégories phonémiques. Cette fois-ci, nous n'avons plus seulement affaire aux conditions de marquage de catégories fondamentales, mais aux conditions de marquage relatives à la concaténation de noyaux vocaliques dans une chaîne CVCV. Les notions de conditions de marquage phonologique et d'items typologiques s'étendent à des listes de processus. Nous commencerons, comme précédemment, par examiner des phénomènes de cet ordre dans les langues turques, pour compléter notre approche par une application au domaine turque, à des fins méthodologiques.

### 2.5.1. Séquences CVCV dans les langues mongoles

Nous illustrerons cet ordre de complexité à l'aide des figures 5.1. et 5.2. qui indexent dans le module cubique des langues mongoles les données et l'analyse procédurale du tableau ci-dessous. Les séquences CVCV de deux items lexicaux, relevant des étymons *\*pøhere* et *\*pat<sup>h</sup>u* s'analysent en termes de chaînes segmentales *\*CøHeCe* et *\*CaCu* (C vaut pour « consonne »). La chaîne polysyllabique de *\*pøhere*, qui contient en outre une voyelle radicale labiopalatale et trois voyelles moyennes, présente des conditions de marquage bien plus élevées que le dissyllabe *\*pat<sup>h</sup>u*, avec une séquence de deux voyelles cardinales.

*Echantillon d'items lexicaux et d'items procéduraux, langues mongoles, d'après les données de Svantesson & alii, 2005 : 171-172.*

Langues mongoles	<i>*pøhere</i> = « foie » <i>*CøHeCe</i>	Processus	<i>*pat<sup>h</sup>u</i> = « solide » <i>*CaCu</i>	Processus
<b>Hlh</b>	<i>poor</i>	1. Primarisation vélaire de /ø/(et coalescence thématique)	<i>pat<sup>h</sup></i>	1. Apocope
<b>Cha</b>		2. Amuïssement de /h/	-	
<b>Baa</b>		3. Apocope	<i>pat<sup>h</sup></i>	1. Apocope
<b>Bur</b>	<i>boorø</i>	4. Réduction de -V#	<i>bat<sup>h</sup>ø</i>	2. Réduction de -V#
<b>Kmn</b>	<i>peere</i>	5. Primarisation palatale de /ø/ (+ 8 infra)	-	
<b>Klm</b>	<i>bøør</i>	6. Maintien de /ø/ et coalescence thématique	<i>bat<sup>h</sup></i>	1. Apocope
<b>Dag</b>	-		-	
<b>ShY</b>	<i>p<sup>h</sup>yyre</i>	7. Rehaussement de /ø/ 8. Maintien de -V#	<i>pat<sup>h</sup></i>	1. Apocope
<b>Mgr</b>	<i>pooro</i>	9. Assimilation thématique de -V#	<i>pat<sup>h</sup>i</i>	3. Dissimilation palatale -V#

<b>San</b>	<i>poro</i>	10. Abrègement de V radicale (+ 1 + 9 )	<i>put<sup>h</sup>u</i>	4. Assimilation vélaire V radicale
<b>Bon</b>	<i>poorw</i>	11. Rétraction [-arrière] de -V#	<i>pat<sup>h</sup>w</i>	4 + Rétraction [-arrière] de -V#
<b>KJ</b>	<i>pore</i>	Processus 1 + 10 + 8	-	
<b>Mog</b>	-		-	

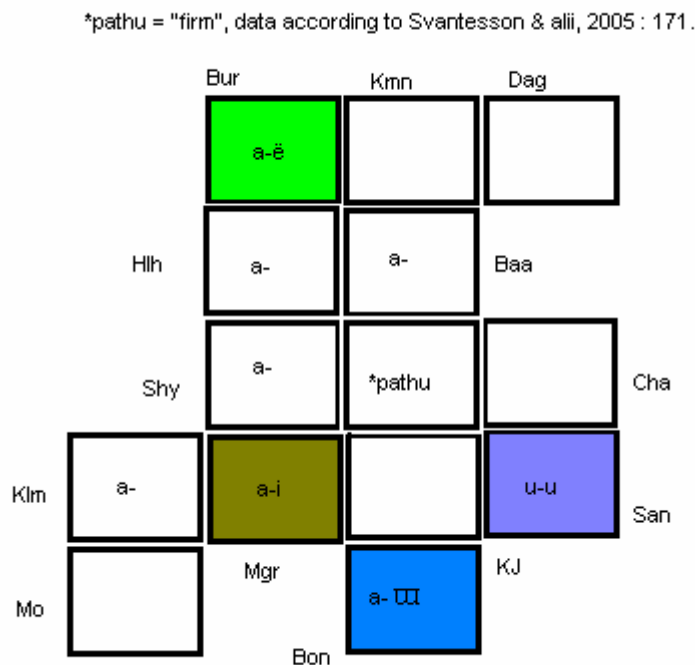
Il n'est pas étonnant que les produits diachroniques de chacun de ces items étymologiques impliquent un nombre variable d'items typologiques d'ordre procédural : onze pour *\*pøhere*, contre seulement quatre pour *\*pat<sup>h</sup>u*, comme l'indiquent les colonnes à droite des données dans le tableau. La figure 5.1. indexe de manière minimaliste les états structuraux selon la gamme chromatique utilisée dans les figures de la série 4 supra. Nous avons ajouté des couleurs nouvelles dans la figure 5.2. afin de rendre compte de processus de dissimilation (*\*pat<sup>h</sup>u* > *\*pat<sup>h</sup>i*) ou d'assimilation (*\*pat<sup>h</sup>u* > *\*put<sup>h</sup>u*), dont notre gamme chromatique n'avait pas à rendre compte précédemment. Nous avons initialement ventilé les couleurs dans le module selon un gradient de renforcement des conditions de marquage, mais le risque de confusion avec notre gamme initiale nous a poussés à ne pas maintenir ces représentations, par souci de lisibilité et de cohérence avec les artefacts de sémiologie graphique utilisés précédemment.

**Figure 5.1.**

\*pøhere = "kidney", data according to Svantesson & Ili, 2005 : 172 (word lists)



Figure 5.2.



Cette approche des interactions syntagmatiques (software typologique), complémentaire de celle de la classification des paradigmes phonémiques (ou hardware typologique), offre une gamme de configurations alternatives et permet d'analyser de manière systématique les conditions de maintien, de conservation ou de transformations de paramètres typologiques fondamentaux, tels que l'harmonie vocalique. La granularité typologique et la complexité dialectique de la notion de conditions de marquage typologique s'avèrent bien plus fines dans cette perspective, car certains processus sont plus décisifs que d'autres, voire inversent les termes du paramétrage des langues. Par exemple le changement *pat<sup>h</sup>u > put<sup>h</sup>u* en *santa* implique le procédé inverse de l'harmonie vocalique, qui est par définition une assimilation progressive : l'apophonie, qui fonctionne en sens inverse, par assimilation régressive. On remarquera, une fois de plus, que le maintien de conditions de marquage anciennes, comme la solidité des voyelles labiopalatales, voire leur renforcement avec le rehaussement  $\emptyset > y$  (cf. 5.1., pour ShY et Kmn) est davantage attesté au centre du domaine qu'à la périphérie. On comprend également, à voir dans ces deux échantillons l'importance d'un phénomène de réduction syllabique comme l'apocope, pourquoi et comment la plupart des langues mongoles ont perdu l'harmonie vocalique – à la différence des langues turques.

### 2.5.2. Séquences CVCV dans les langues turques : harmonie vocalique

Ce colloque interdisciplinaire ayant pour objectif de construire des passerelles entre spécialistes, il importe de donner quelques exemples concrets du fonctionnement de l'harmonie vocalique avant de modulariser l'extension des différents types avec la série de figures 6.1., 6.2. et 6.3. On entend pas Harmonie Vocalique (désormais, HV) un processus d'assimilation totale ou partielle de traits vocaliques opérant du début du mot (la syllabe

radicale) vers la fin du mot (syllabes thématiques et affixales), qui implique que deux classes de voyelles ne peuvent cohabiter à l'échelle du mot et de ses extensions. Dans une HV comme celle des langues turques ou de langues finno-ougriennes comme le finnois ou le hongrois, si la voyelle radicale est antérieure (autrement dit, « palatale »), alors toutes les voyelles subséquentes seront nécessairement palatales, et inversement, toutes les voyelles qui suivent une voyelle radicale vélaire seront nécessairement vélares. Enfin, si le trait le plus marqué de la voyelle radicale est la labialité, comme c'est le cas pour une voyelle antérieure (association de traits [+labial] / [+avant]), c'est ce trait qui se propagera prioritairement à toutes les voyelles subséquentes. Le tableau ci-dessous illustre ces trois types d'HV dans des paradigmes flexionnels : palatale (exemples 1, 7, 8), vélaire (ex. 2, 3, 4, 5, 9) et labiale ou labiopallatale (ex. 6).

<b>Flexion nominale et pronominale en kirgiz du Pamir afghan : données de Rémy Dor (Dor, 1981 : § 1.3.)</b>			
	<b>Nominatif</b>	<b>Génitif</b>	<b>Ablatif</b>
1. « orphelin »	<i>jetim</i>	<i>jetimnin</i>	<i>jetimnen</i>
2. « harnais »	<i>tokum</i>	<i>tokumnun</i>	<i>tokumnon</i>
3. « or »	<i>altin</i>	<i>altinnin</i>	<i>altinnan</i>
4. « lièvre »	<i>kojon</i>	<i>kojonnun</i>	<i>kojonnon</i>
5. « aube »	<i>taŋ</i>	<i>taŋnin</i>	<i>taŋnan</i>
6. « chant nuptial »	<i>øløŋ</i>	<i>øløŋnyn</i>	<i>øløŋnon</i>
7. « mon »	<i>men</i>	<i>menin</i>	<i>menden</i>
8. « ton »	<i>sen</i>	<i>senin</i>	<i>senden</i>
9. « son »	<i>o(l)</i>	<i>onun</i>	<i>onon</i>

Les figures 6.1. et 6.2. reprennent à Kalevi Wiik (Wiik, 1983) la liste des langues turquiennes qui connaissent l'HV palatale et l'HV vélaire. Comme le montre la grande quantité de cases blanches, l'HV de nombreuses langues était encore mal décrite ou peu connue jusqu'à date récente (cf. Johanson, 2001), lacune que ne comblent pas entièrement les manuels récents (Johanson & al., 1998, Yarceva & al., 1997). Malgré leur caractère lacunaire, les deux figures font nettement ressortir deux aspects fondamentaux de la question, déjà perceptibles lors de notre survol des catégories phonémiques des langues turquiennes : 1) l'HV est une caractéristique typologique forte de cette sous-famille, qui connaît peu d'exceptions avérées, à la différence des langues mongoles, 2) les deux types d'HV – palatale et vélaire – sont en relation d'implication mutuelle, quoique avec des exceptions notables dans le centre du domaine, dans le réseau dialectal ouzbek. Or, les ordres de causalité sont susceptibles de diverger de manière notable : l'absence d'HV palatale en gagauz et en karaïm en 6.1., en Europe centre-orientale peut s'expliquer par le contact intense avec des langues indo-européennes, tandis que l'absence d'HV vélaire en ouzbek n'est pas nécessairement due au contact avec le russe et, si c'était le cas, on comprendrait mal pourquoi elle n'est pas survenue aussi en kazakh. L'HV palatale tend à être primaire, tandis que l'HV vélaire, son pendant dialectique, tend à se renforcer avec le temps et selon une stratégie de creusement des écarts – un bon exemple de ce phénomène est l'HV palatale du finnois, qui ne s'accompagne pas d'une HV vélaire à proprement parler dans la plupart des dialectes finnois, alors que cette tendance s'est faite jour dans certains dialectes caréliens, comme l'olonetsien ou lude, ou le carélien de Valdai, dans la région de Novgorod (cf. Palmeos, 1962). La perte d'HV palatale en karaïm et en gagauz est acquise par contact, tandis que l'HV vélaire en ouzbek n'est pas encore acquise par dynamique structurale interne – la relation implicationnelle est restée faible, comme c'est le cas en finnois comparativement au lude.

Figure 6.1.

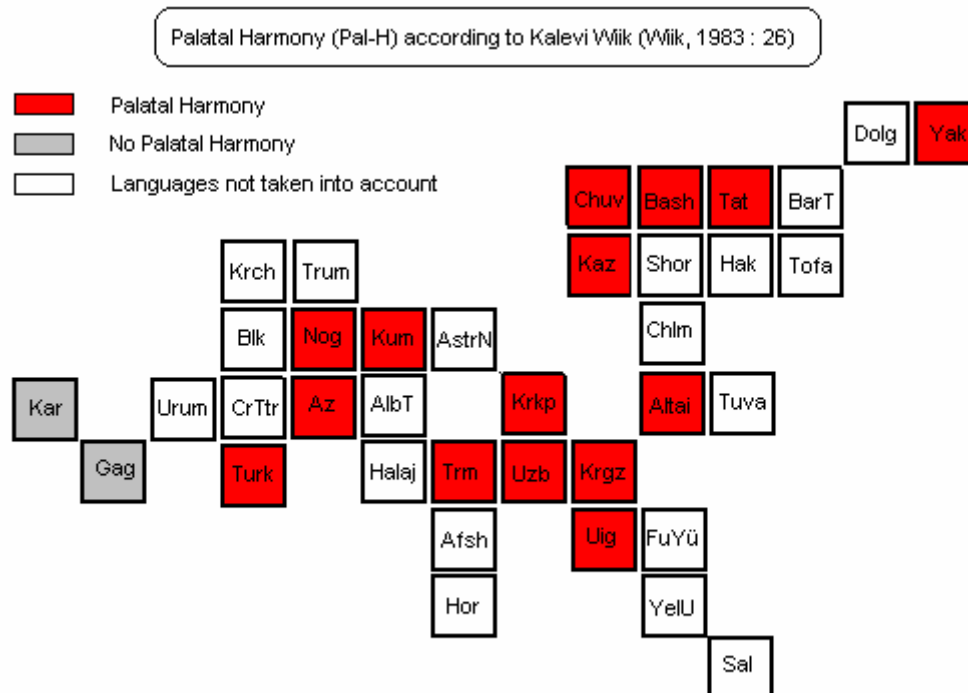
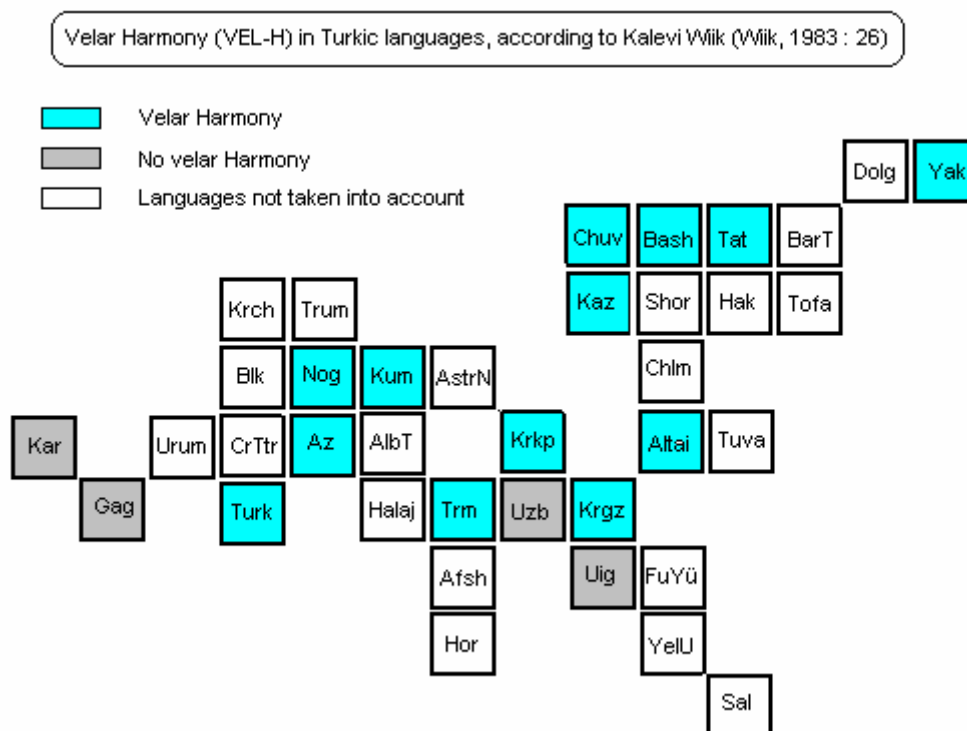
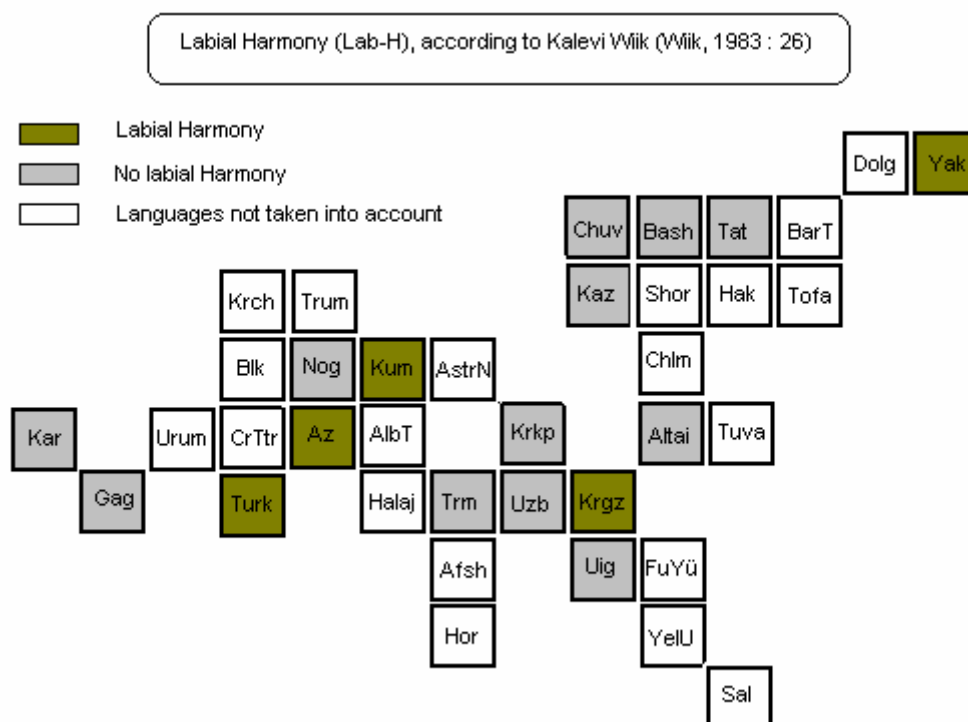


Figure 6.2.



Enfin, l’HV labiale fait partie de ces (sur)spécifications de paramètres acquises, induites par relation d’implication typologique, mais ses conditions de marquage, comme on peut le voir dans la figure 6.3., sont élevées. Peu de langues turques ont développé ce paramètre, et quand elles l’ont fait (couleur kaki dans le schéma), c’est à la périphérie du domaine, de manière relativement autonome, tandis que les langues qui résistent à l’émergence de ce paramètre supplémentaire se situent autant au centre (turkmène, karakalpak, ouzbek) qu’à la périphérie occidentale (nogai) et orientale (altaï, langues tatars). Cette configuration fait éclater les cadres de la classification ethnolinguistique et géolinguistique présentés dans les figures 1.2. et 1.3., à la manière d’une innovation parallèle, indépendante des facteurs génétiques et de contact, par pure logique systémique.

**Figure 6.3.**



### 3. Conclusion

Au terme de ce survol méthodologique et empirique, nous avons tourné et retourné nos objets d’études dans tous les sens, en faisant un usage abondant de formes élémentaires de modélisation graphique, sur trois domaines linguistiques envisagés principalement du point de vue typologique, qui se déploient sur une vaste zone dans la grande ceinture eurasiatique : d’une part, les deux domaines altaïques que sont le turco-tatar ou langues turquiennes, et les langues mongoles, qui couvrent l’ensemble des steppes, et débordent sur l’Anatolie, le Caucase, le monde iranien et l’Europe à l’ouest, le monde sibérien et chinois à l’est ; d’autre part, tout le long au nord de la bande centre-occidentale des steppes, le monde ouralien.



Une première remarque d'importance est que cette vaste zone est bien plus complexe que la plupart des relevés le laissent supposer au premier abord. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sur les données de l'atlas des structures des langues du monde (Haspelmath, & al., 2005), que nous avons reprises sous forme d'esquisse dans la figure 7.1. ci-dessous. Les taches bleues correspondent à des aires phonologiques pauvres en phonèmes (de deux à quatre voyelles), les taches jaunes à des inventaires de taille moyenne (de 5 à 6 voyelles), les taches rouges à des langues riches en voyelles (de sept à quatorze voyelles). Une lecture aréologique de cette carte consisterait à supposer que les langues à inventaires fournis, en rouge, sont des innovations centrales, ventilées sur un spectre polycentrique sur toute la surface du globe, tandis que les langues à inventaires réduits seraient situées dans les périphéries, en situation récessive. Les langues à inventaires de taille moyenne enveloppent littéralement les aires de langues à inventaire maximal, dans un cercle intermédiaire, à la périphérie des grands centres de peuplement, comme la Chine et la ceinture forestière tropicale subsaharienne. Elles s'étalent par paquets, comme des oasis ou des relais entre langues à inventaires pauvres et langues à inventaires riches. Cette vision des choses est certes intéressante, quoique très générale et floue, d'ordre macroscopique (et de telles vues d'ensembles sont indéniablement nécessaires et stimulantes), mais elle ne représente qu'une pièce d'un vaste puzzle sous forme d'hologramme – nous dirions même, une pièce quelque peu anamorphique, par rapport à la réalité. L'effet de distorsion induit par la seule quantification du nombre de phonèmes crée cet effet d'anamorphose. Or, que voyons-nous dans la vaste zone contenue dans le cadre projeté sur cette esquisse dans la figure 7.2. ?

**Figure 7.1.**

*Esquisse de dynamique aréologique de la taille des inventaires vocaliques dans les langues du monde (d'après une carte initialement conçue par Ian Maddieson Haspelmath, & al., 2005).*



La réponse a été donnée par la figure 4.8., de manière qualitative, en tenant compte des relations de continuité et de contraste ou de différences structurales entre des systèmes qui partagent des constantes typologiques, telles que les voyelles labiopalatales, l'HV palatale proprement dite, ou d'autres formes dérivées ou profondément restructurées d'HV, et des conditions de marquage liées à la rétraction palatale ou vélaire, souvent en conflit avec le paramètre de l'HV. En outre, notre survol des inventaires vocaliques a permis de détecter

beaucoup plus d'inventaires abondants, de ceux qui figurent en rouge dans l'esquisse tirée de la carte de Haspelmath, que d'inventaires de taille moyenne, malgré le caractère réductionniste de notre approche – car non seulement la typologie des corrélations de tension, mais aussi les diphtongaisons et les polyphthongaisons devraient également être prises en compte. Il y a là un défi pour la modélisation des relations entre phonétique et phonologie, afin de déterminer des inventaires phonémiques dans toute leur complexité en tenant compte des expressions allophoniques de surface, tout en réduisant de manière unitaire la complexité de surface – concrètement, la question de savoir s'il est possible de restituer /ɛ/ et /ɔ/ sur le plan phonémique pour des diphtongues ascendantes comme [ie], [uo] pourrait s'avérer une piste féconde (cf. Léonard, 2005 : 374-445).

Figure 7.2.



En outre, nous avons vu que l'approche des inventaires et de la présence de paramètres comme l'HV relève du « hardware » typologique, tandis que le détail des interactions entre constituants segmentaux CVCV et des conditions de fonctionnement des différents types d'HV relèvent du « software ». La tessiture des relations d'implication, de connexité, de convergence, de primarité, secondarité et tercité ou de successivité entre processus et paramètres gagne à être envisagée dans cette double perspective, au-delà des divisions génétiques entre familles de langues et au-delà de la seule comparaison lexicale ou lexicaliste. Les notions de « Bassins de Langues », ou *Linguistic Pools* et d'Items Typologiques transcendent les familles de langues et les Sprachbünde ainsi que les seules bases de données limitées à des lexèmes ou à des inventaires phonémiques – Daniel Nettle évoque également la notion de « *linguistic palimpsest* » au sujet d'un macro-groupe supposé comme l'Amerind, notion aisément transposable aux familles linguistiques d'Eurasie (Nettle, 1998 : 3328). Un travail à la fois d'empirisme critique ainsi que d'observation et de qualification des processus est nécessaire afin de parvenir à une vision moins floue des phénomènes de diversification des langues, de structuration de la réticularité dialectale, aussi bien que de l'épineuse question des déterminismes externes, tels que les phénomènes de contact de langues par substrat, superstrat ou adstrat. La linguistique n'est parvenue que depuis à peine une décennie à obtenir enfin des

éléments de cartographie des langues du monde, et aucune tentative dans ce sens ne saurait être sous-estimée ou disqualifiée pour ses lacunes et ses biais, tant la tâche est urgente, et en vertu du principe selon lequel, en science, il n'y a pas de mauvais document par nature. Nos instruments d'observation et nos outils d'analyse nécessitent cependant d'être considérablement affinés, et aucune étude fondée sur des bases de données sans impératif d'empirisme critique et d'exploration de la granularité typologique (cf. notre notion de *software typologique*) et dialectale n'est en mesure de donner une image nette, non anamorphique, de la réalité.

Enfin, les résultats de notre recherche sur le thème de ce colloque – la caractérisation des steppes d'Eurasie et de leurs périphéries – permettent d'aboutir à un certain nombre de considérations intéressantes d'un point de vue interdisciplinaire : contrairement à ce que prédit l'aréologie classique, la partie la plus centrale des steppes, qui correspond au domaine turquien, se révèle plus conservatrice que la périphérie mongole et surtout, que la périphérie externe des langues ouraliennes. A moins qu'il ne faille considérer le domaine linguistique mongol comme le centre, dans la longue durée, du complexe altaïque. Les steppes turco-tatares, qui furent un grand carrefour d'influences, de conquêtes et d'expansion pour la composante turquienne des peuples altaïques, présentent un degré de diversité linguistique très moyen, comparativement aux deux autres domaines observés. Certes, dans la perspective des « quasi-déserts » de François Jacquesson (Jacquesson, 2000, 2001, 2003), le caractère diffus de l'expansion turco-tatare, sur une vaste étendue, explique aisément, par la faible densité démographique et la tessiture lâche du réseau socioculturel, l'état typologique moyen de cette sous-famille. Mais qu'en serait-il de cette hypothèse si la théorie continuiste qui postule au contraire une dynamique d'implantation et de confédération très ancienne avait raison, reculant plus loin dans le temps l'expansion turquienne (cf. Alinei, 2000 : 81-136) ? Cependant, contrairement à l'hypothèse de Johanna Nichols (1992) et à une idée couramment répandue en linguistique génétique, la profondeur temporelle ne garantit pas nécessairement la diversification – certains auteurs, comme Daniel Nettle, font remarquer qu'au contraire, les plus anciens bassins de langues ont d'autant plus eu le temps de s'unifier et de réduire la diversité de leurs « niches » glottogénétiques (Nettle, 1998).

Des différences d'horizon temporel, ou de complexité sociale et de cyclicité des changements d'organisation sociale et de connectivité avec l'environnement social peuvent-elles expliquer à elles seules pourquoi les langues tatares sont si différentes des autres langues turquiennes, ou pourquoi, dans le domaine ouralien, des langues comme le hanti ou les langues samoyèdes présentent, avec si peu de locuteurs, sur des étendues relativement moyennes pour chaque communauté linguistique, un degré si élevé de diversité typologique interne (autrement dit, de *diversité dialectale*) ? Tout en utilisant le terme de « peuples turco-tatars » ou tout terme qualifiant des peuples sur la base de catégories issues de la linguistique génétique par commodité, nous pensons à la remarque de François Jacquesson (2000) : « Les savants russes ont développé l'emploi du mot composé « ethnogenèse ». C'est un très mauvais mot (...) parce qu'il pousse à confondre l'histoire des peuples avec la filiation génétique ». Une critique de la notion d'ethnie et de *l'ethnisme* en sciences humaines, ainsi que des alternatives intéressantes ont été proposées récemment à la notion d'*identité* par Jean-Loup Amselle : logiques métisses, branchements, fonctionnements hétéronomes multisources et multicontacts, *conatus* spinoziste, etc. (v. Amselle, 1999, 2001). Rien d'étonnant à ce que les corrélations avec les items typologiques du langage ne répondent guère aux représentations courantes, ou échappent en permanence aux efforts interdisciplinaires, si les ressources que nous utilisons pour caractériser en typologie les faits de langue sont encore si rudimentaires, et si l'empirisme critique face aux informations qui alimentent les bases de données fait encore tant défaut. Ces considérations engagent à pousser encore plus loin la recherche fondamentale en typologie linguistique ainsi que sur la granularité dialectale des

caractérisations typologiques, plutôt que de courir après les ombres ethnohistoriques qui hanteraient les steppes et leurs périphéries. C'est d'ailleurs paradoxalement grâce à ce type de recherches, conçues dans l'autonomie la plus complète par rapport aux facteurs externes, axées sur la logique d'associations de paramètres répartis entre hardware et software typologique s'appliquant à différentes classes d'objets linguistiques ou d'items typologiques, que les chercheurs d'autres disciplines finiront par trouver des éléments d'information pertinents pour leurs modélisations géohistoriques. Les approches généalogistes et aréalistes des langues restent certes utiles, mais l'un des enjeux de la typologie linguistique moderne est de proposer des modélisations complémentaires et d'alimenter une réflexion davantage systémique et universaliste des phénomènes de diversité phonologique et grammaticale, fondée sur une théorie des conditions de marquage, puisqu'un des facteurs majeurs d'évolution des langues tient dans l'interdépendance des contraintes d'économie et d'expression des langues, entendues non pas comme des organismes vivants, mais plutôt comme des systèmes de communication opérant avec des signes intrinsèquement complexes et nécessairement coordonnés dans la chaîne parlée.

## Références

- Alinei, Mario (2000). *Origini delle lingue d'Europa, II. Continuità dal Mesolitico all'età del Ferro nelle principali aree etnolinguistiche*, Bologne : Il Mulino.
- Amselle, Jean-Loup (2001). *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris : Flammarion.
- Amselle, Jean-Loup (2001). *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris : Payot.
- Dor, Rémy (1981). « Le dialecte kirghiz du Pamir afghan », in Imart, Guy (1981). *Le kirghiz (Turk d'Asie Centrale Soviétique) : description d'une langue de littéralisation récente*, Aix-en-Provence, P.U.P. (sans pagination).
- Drima, Vladimir (s.d.). « Remarques sur le parler des caraïmes de la République Populaire Roumaine », accessible sur <http://altaica.narod.ru/l-turk.htm>
- Grousset, René (1965). *L'empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris : Payot.
- Haspelmath, Martin & al. (2005). *The World Atlas of Language Structure*, Oxford : Oxford University Press.
- Hume, Elizabeth (2004). Deconstructing Markedness: A Predictability-based Approach, in *Proceedings of the Berkeley Linguistic Society 2004*. Accessible sur Internet.
- Jacquesson, François (2003). « Linguistique, génétique et la vitesse d'évolution des langues », *BSL* : Paris, t. XCVIII-1, pp. 101-121.
- Jacquesson, François (2000). Conférence à l'Institut Français d'Etudes sur l'Asie Centrale, à Tachkent, 30 novembre 2000, document accessible sur Internet.
- Jacquesson, François (2001). « Pour une linguistique des quasi-déserts », in Loffer-Laurian, A-M. (éd). *Etudes de linguistique générale et contrastive. Hommage à Jean Perrot*, Paris : Université de Paris 3, pp. 199-216.
- Johanson, Lars (2001). *Discoveries on the Turkic Linguistic Map*, Stockholm: Svenska Forskingsinstitutet I Istanbul (accessible sur Internet).
- Johanson, Lars & Csató, Eva, eds. (1998). *Turkic Languages*, London : Routledge.
- Léonard, Jean Léo (2005). *Pour une dialectologie générale et appliquée : langue, diasystème, variation et élaboration linguistique*, mémoire HDR dirigé par Alain Kihm, Université de Paris 7.
- Ladefoged Peter & Maddieson Ian, (1996). *The Sounds of the World's Languages* : Oxford-Cambridge, Blackwell.

- Mayerthaler, Willi (1988). *Morphological naturalness*, Karoma, New York (traduction de l'allemand).
- Nettle, Daniel (1999). *Linguistic Diversity*, Oxford : Oxford University Press.
- Nettle, Daniel (1998). « Linguistic diversity of the Americas can be reconciled with recent colonization », in *Proc. Natl. Acad. Sci. USA, Anthropology*, [1999], Vol. 96, pp. 3325–3329.
- Nichols, J. (1992) *Linguistic Diversity in Space and Time*, Stanford : Stanford University Press.
- Nuñez, Milton G. (1987). « A model for the early settlement of Finland », in *Fennoscandia Archaeologica*, IV, pp. 3-18.
- Palmeos, P. (1962). *Karjala Valdai murrak*, Tallinn : ENSV Akadeemia, Emakeele Seltsi Toimetised, n° 5.
- Poppe, Nicholas (1955) *Introduction to Mongolian Comparative Linguistics*, SUS : Helsinki.
- Roux, Jean-Paul ([1984] 2000). *Histoire des Turcs. Deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, Paris : Fayard.
- Svantesson Jan Olof, Tsendina Anna, Mukhanova-Karlsson Anastasia & Franzén Vivan (2005). *The Phonology of Mongolian*, Oxford : Oxford University Press.
- Trudgill, Peter (2004). « Linguistic and social typology: the Australian migrations and phoneme inventories» in *Linguistic Typology*, (ed. Frans Plank), Vol. 8 - 3, pp. 305-320.
- Urtegešev, N. S. (2002). *Šumnyj konsonantizm šorskogo yazyka (na materiale mrasskogo dialekta)*, Novosibirsk : Institut Filologii SO RAN (Académie des Sciences de Russie).
- Wiik, Kalevi (1983). *Vokaalisointu : altalaiset kielet*, Turku : Department of Phonetics.
- Yarceva, V. N. & alii (1997). *T'urskie Yazyki (Languages of the World : Turkic Languages)*, Indrik (Académie des Sciences de Russie, Institut de Linguistique) : Moscou.